Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 15 (1907)

Heft: 12

Artikel: Les dernières campagnes de Pierre II : comte de Savoie en Valais et en Suisse

Autor: Berchem, Victor van

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-15326

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

15me année. N° 12 Décembre 1907.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LES DERNIÈRES CAMPAGNES DE PIERRE II

COMTE DE SAVOIE

EN VALAIS ET EN SUISSE

(Suite et fin.)

V

Durant l'hiver suivant, la présence du comte de Savoie est signalée sur plusieurs points de ses états. En janvier 1267, il séjourne à Montmélian et dans les environs[1]. Le bailli de Savoie pourvoit à la table de son maître, à Montmélian, à Conflans, à Chambéry où il envoie deux grues et un demi-sanglier. Au commencement de février, Pierre est en Valais[2]; puis il regagne Chillon, où il demeure jusque vers Pâques (17 avril)[3]. Il fait à ce moment une nouvelle course

[1] Turin, *Montmélian,* 24 juin 1266-23 juin 1267. Le châtelain note pour la dépense de la maison du comte cette année-là, outre les livraisons en froment, avoine, vin et foin : 35 1/2 poules, 5 bœufs, 40 moutons, 18 jambons de derrière et 35 jambons de devant.

[2] Wurstemberger, t. IV, n° 721 *a* (5 févr., Saint-Maurice); Turin, *Saillon* (receveur), 2 févr. 1267-1er févr. 1268.

[3] Turin, *Montmélian,* 1266-1267 : en mars, le bailli de Savoie se rend à la foire de St-Symphorien-d'Ozon, où il achète le drap dont le comte a besoin pour les *robes* de sa maison ; il rejoint le comte *à Chillon*, d'où il repart le 11 avril pour aller « tenir otage » à Lyon. A Pâques, le châtelain de Chillon fait abattre l'un des bœufs engraissés au château. *Chillon*, 25 nov. 1266-24 nov. 1267. Comp. aussi Wurstemberger, t. IV, n. 727.

en Savoie; le 24 avril, il a une entrevue au Pont-de-Beauvoisin avec son gendre le Dauphin, dont les démêlés avec Philippe de Savoie, archevêque de Lyon, son frère, avaient réclamé son intervention [1].

On a vu qu'au printemps de 1266, Rodolphe de Habsbourg avait quitté l'Oberland, rappelé dans le Nord par sa querelle avec les Regensberg et les Toggenbourg, auxquels s'étaient joints plusieurs dynastes et prélats que menaçait aussi dans leur indépendance la puissance croissante des Habsbourg [2]. Vers la fin de l'année, Rodolphe fit la paix avec l'un de ces prélats, l'abbé de Saint-Gall, et bientôt après des négociations s'engagèrent entre les deux partis. Rodolphe chercha à profiter de ce répit pour relever l'état de ses affaires en Bourgogne. Pierre de Savoie pouvait produire un diplôme du roi Richard (17 oct. 1263) à l'appui de ses prétentions sur les fiefs impériaux d'Hartmann le Jeune, comte de Kibourg, en particulier sur les châteaux de Laupen et de Grasbourg [3]. Rodolphe, qui s'était emparé de ces châteaux sans autre droit que ses relations de parenté avec les Kibourg, voulut opposer au titre du comte Pierre un titre analogue. Partisan dévoué des derniers Hohenstaufen, il s'adressa au fils du roi Conrad IV, le jeune Conradin, dont il s'engagea à soutenir les prétentions au trône allemand. Le prince lui promit, en échange, qu'aussitôt élu roi des Romains, il lui concéderait le fief qu'Hartmann le Jeune tenait jadis de l'empire (11 janvier 1267) [4].

Peu de jours après, Rodolphe se mettait en route pour la Bourgogne, sentant qu'il était urgent de s'y montrer de

[1] Turin, *Montmélian*, 1266-1267. Comp. Wurstemherger, t. IV, n° 729.

[2] Voir ci-dessus, p. 322. Redlich, ouvr. cité, p. 109-111 ; *Reg. habsburgica*, n°s 414, 417.

[3] Ci-dessus, p. 266.

[4] *Reg. habsburgica*, n° 419.

nouveau après les succès remportés par le parti savoyard. Le 25 janvier, à Aarau, il intervient dans un acte de vente comme l'un des tuteurs de la jeune comtesse Anna de Kibourg[1]. Le 18 février, il est au château de Bourgdorf avec la comtesse douairière Elizabeth[2]. Le 6 mars, il a gagné Laupen : il y inféode à Ulric de Maggenberg, bourgeois de Fribourg (et peut-être son châtelain à Laupen), les droits d'avouerie qu'il possède sur quelques localités au delà de la Singine, et qui relèvent du château de Grasbourg[3]. Peut-être a-t-il poussé alors jusqu'à Fribourg. En tout cas, le but du voyage n'est pas douteux : il s'agissait d'assurer la défense des dernières places dont Rodolphe disposait au sud de l'Aar : la ville de Fribourg, les châteaux de Laupen et de Grasbourg. On le trouve encore à Bourgdorf en mars[4], mais de nouvelles négociations de paix s'étant engagées avec les Regensberg, à Zurich, il gagna bientôt cette ville. Ces négociations échouèrent et la lutte reprit plus ardente qu'avant dans cette région, obligeant une fois de plus le comte de Habsbourg à laisser, en Bourgogne, le champ libre à son rival.

Cependant Pierre II attendait le moment favorable pour reprendre l'offensive, et il ne négligeait rien pour s'y préparer. A la fin de mars, un échange avec Aimon, sire de Blonay, fit passer entre les mains du comte les droits que ce seigneur possédait sur le château et la seigneurie de Font, près Estavayer, et lui procura une somme importante, — mille livres viennoises, — dont il avait sans doute grand besoin pour ses armements[5]. Le 11 avril, il reçut l'hommage

[1] *Reg. habsburgica*, n° 420.

[2] *Ibid.*, n° 421.

[3] *Fontes rer. bern*, t. II, n° 642 ; *Reg. habsburgica*, n° 422. Comp. F. Burri. *Grasburg unter savoyischer Herrschaft*, dans *Archiv des histor. Vereins des K. Bern*, t. XVIII. 2, p. 54-56.

[4] *Reg. habsburgica*, n°s 428, 423-427.

[5] Wurstemberger, t. IV, n°s 724 et 725, 735 et 735 *a*. Le château de Font, qui avait déjà joué un rôle dans la guerre de 1265 (ci-dessus, p. 295), s'élevait à proximité de la route d'Yverdon à Payerne.

lige du jeune Guillaume, sire de Montagny, pour le château de ce nom, — dont la ruine s'élève non loin de Payerne et de la grande route conduisant à Morat, — et le 1er mai, quatre-vingt-sept vassaux de la seigneurie de Montagny, s'associant aux engagements de leur maître, jurèrent d'aider le comte contre tous ses ennemis, y compris leur propre seigneur si celui-ci manquait à son serment et renouvelait la défection de son père [1].

Le comte de Savoie célébra de nouveau la fête de Pentecôte (5 juin) à Chillon, avec la comtesse Marguerite de Kibourg; le châtelain, Aymon de Sallanches, fit abattre à cette occasion l'un des quatre bœufs qu'il avait engraissés depuis Noël pour l'usage de son maître [2]. Peu après, Pierre se remit en campagne. Les comptes d'Aymon de Sallanches nous apprennent que le 30 juin 1267, le contingent des pays d'Aoste, du Valais et du Chablais, *qui se rendait au siège de Laupen*, s'arrêta à Vevey; il comptait soixante-douze cavaliers armés et cent cinquante-neuf chevaux [3].

Le château de Laupen se dresse sur un rocher escarpé non loin du confluent de la Sarine et de la Singine, à une dizaine de kilomètres seulement, à vol d'oiseau, de Morat. Il domine un pont sur la Singine et commande ainsi l'une des routes conduisant de Berne à Fribourg; un peu en aval du confluent des deux rivières, un passage sur la Sarine paraît être aussi fort ancien. C'est contre ce château, dont l'importance stratégique lui était bien connue, que Pierre II avait résolu de diriger son effort; il espérait sans doute, en s'en emparant, couper les communications entre la ville de Fribourg et son protecteur, le comte de Habsbourg. Pour réussir dans cette entreprise, il manda les vassaux de toutes les provinces de ses états, même des plus éloignées. C'est

[1] Wurstemberger, t. IV, nos 727 et 728. Voir ci-dessus, p. 328.

[2] Turin, *Chillon*, 1266-1267.

[3] *Ibid.*

ainsi que nous voyons les gens du Viennois et du Bugey, *allant rejoindre le seigneur comte au siège de Laupen*, passer à Belley à l'aller et au retour [1]. Nous connaissons les noms de plusieurs seigneurs qui prirent part à l'expédition : Ulric, sire d'Aarberg et d'Arconciel, de la maison des comtes de Neuchâtel, que nous avons trouvé dans le camp de Pierre de Savoie dès le début de la guerre [2]; le sire Pierre d'Aigueblanche, en Tarentaise [3]; Rolet de Billens, qui reçut du comte un haubert et un haubergeon [4]; enfin, un fils du comte de Chalon: le châtelain d'Yverdon fit transporter les vivres destinés à ce dernier, *allant au siège de Laupen*, du port d'Orbe jusqu'à Estavayer [5].

Les comptes des châtelains savoyards nous renseignent aussi sur les préparatifs de l'expédition. Le châtelain de Chillon achète en Valais une charge de haches et des pelles en fer, et s'occupe du transport de ce matériel jusqu'à Laupen. Il fait porter à l'armée du comte, sur quatre bêtes de somme, vingt-deux arbalètes, puis des carreaux provenant du château de Saillon. Enfin il envoie à Laupen, sur un roncin loué à

[1] Turin, *Montmélian*, 24 juin 1267-23 juin 1268. Dans sa *Storia della monarchia di Savoia*, t. II, p. 133-134, Cibrario fait marcher tous ces contingents savoyards au siège du château de Loyes, en Bresse (Dép. Ain, cant. Meximieux). L'ensemble des textes que nous avons réunis ne laisse aucun doute sur l'exactitude de l'identification de *Loyes, Loias*, etc., avec Laupen. Comp. le *Specchio cronologico* du même autenr (Turin, 1855), p. 70.

[2] Turin, *Chillon*, 1266-1267 : « ...una balista de cornu ad duos pedes quam comes de Arberc dedit domino ante Loias » ; voir ci-dessus, p. 291, n. 4.

[3] Turin, *Montmélian*, 1267-1268 : « In expensis magistri P. et J. Bernerii euncium in Tarentasiam ad d. archiepiscopum Tarent. ne insurgeret contra d. P. de Aquablancha dum erat in cavalcata domini comitis ». Le même compte mentionne encore un certain nombre de cadeaux faits par Pierre II à des seigneurs qui ont été créés chevaliers ou qu'il faut indemniser de pertes subies à la guerre.

[4] Turin, *Chillon*, 1266-1267.

[5] Turin, *Yverdon*, 1266-1267 ; il s'agit probablement de Pierre, fils de Jean de Chalon, sire de Salins, dit le Sage. Pierre épousa, en 1268, Béatrice de Savoie, dite Comtesson. Wurstemberger, t. IV, n. 773, 774.

cet effet, maître Raoul, le fabricant d'arbalètes attaché à titre permanent au service du comte de Savoie, et dont les assiégeants auront grand besoin pour faire sur place les réparations indispensables. Pendant le siège, le châtelain remet une somme de deux cents livres viennoises à Thomas de Rossillon, l'un des clercs chargés de la dépense de Pierre II [1].

Mais c'est dans les comptes du châtelain d'Yverdon que se trouvent les détails les plus nombreux sur les préliminaires de la campagne [2]. On voit cet officier remettre tout d'abord en état le grand char qui servira au transport du bois d'œuvre et des engins de guerre, puis préparer la construction d'un « grand engin » et de quatre autres, moins importants, destinés au siège de Laupen, en amenant à Yverdon les billes abattues dans les bois du seigneur comte ou achetées à des particuliers. Avant de se mettre à l'œuvre avec leurs ouvriers, les maîtres ingénieurs, Boniface, Guillaume de Cossonay et Guillaume d'Oeseler (les noms des deux derniers nous sont aussi connus par les travaux exécutés dans les châteaux savoyards du Valais), avaient coupé eux-mêmes, dans les forêts du Jura au-dessus de Provence, les tiges destinées à confectionner les « verges » (*perticæ*) des trois plus gros engins et le bois nécessaire aux deux plus petits. Outre le bois, le châtelain leur fournit le fer, les cordes, le cuir et la graisse dont ils ont besoin ; il achète le chanvre pour les cordes et fait travailler trois ouvriers cordiers pendant douze jours. Ces premiers engins étaient sans doute des machines de jet, dont l'usage était général dans les sièges de cette époque. Les mêmes « ingégnieurs » fabriquent aussi vingt-quatre mantelets [3], — grands boucliers en

[1] Turin, *Chillon*, 1266-1267.

[2] Turin, *Yverdon*, 1266-1267.

[3] « In X duodenis longorum de sapino octo pedum longitudinis ad faciendum XXIIII mantellos ad dictam obsidionem. cum IIII^or carratis de marrimio ad esparras eorumdem, emptis in villa de Yverdun... »

bois que les archers et les arbalétriers qui protégeaient par leur tir les travaux d'approche poussaient devant eux pour se couvrir, — et quarante-trois échelles en vue de l'assaut final. Prévoyant que des beffrois, — tours de bois mobiles qui permettaient aux assaillants de se hausser jusqu'au niveau des murs et d'y pénétrer de plain-pied, — seraient construits sur le lieu même du siège, le châtelain fait provision de planches de sapin qui serviront à les entourer. Enfin, il se préoccupe d'assurer le transport de tout ce matériel d'Yverdon à Morat, et il y joint une provision de graisse, pour oindre les engins pendant le siège, et de gros clous pour assembler les bois des beffrois. Il semble que l'on ait utilisé pour ce transport la voie du lac, au moins jusqu'à Estavayer [1].

Sur le siège lui-même, nous possédons moins de détails. Un article des comptes de Chillon donne à croire qu'il dura environ un mois. L'issue, du moins, n'en est pas douteuse, car le châtelain de Chillon déclare « qu'il a remis dix arbalètes à Pierre de Sottens, châtelain de Laupen, aussitôt après la prise de ce château [2] ». Celui-ci couronnait de ses murailles crénelées un rocher formant promontoire et qui, d'un côté, est taillé à pic au-dessus de la Singine, tandis que de l'autre il s'abaisse un peu moins brusquement jusqu'à la petite ville construite au bord de la rivière, non loin du pont. Ce rocher est relié par une étroite arête aux hauteurs boisées qui bordent la rive droite de la Singine et de la Sarine à l'est et au nord de Laupen. Ce côté de l'enceinte est le seul accessible ; aussi les constructeurs du château ont-ils taillé dans les bancs de molasse qui forment l'arête un fossé large d'une quarantaine de mètres. C'est sans doute

[1] Après avoir construit le « grand engin », il fallut l'abattre et le préparer « ad carrandum per aquam versus obsidionem ».

[2] Turin, *Chillon*, 1266-1267 : « Libravit Petro de Sottens, castellano de Loes, statim post captionem dicti castri, X balistas. » La prise de Laupen est aussi prouvée par le document que nous citerons tout à l'heure à propos du château de Grasbourg

sur ce point que Pierre II dirigea le principal effort de l'attaque, et c'est sur les pentes qui dominent l'arête que durent être postés les engins amenés d'Yverdon. A son retour du siège de Laupen, le comte de Savoie s'arrêta à Romont, où le châtelain de Chillon fit amener l'un des bœufs engraissés par ses soins durant l'hiver.

L'historien Cibrario place en 1267 une nouvelle expédition de Pierre II contre Fribourg et même un siège de cette ville [1]. Mais le seul texte sur lequel il appuie cette assertion n'est pas probant. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'à la suite des arrangements intervenus entre Fribourg et Rodolphe de Habsbourg, en 1264, le siège de Laupen était une attaque indirecte contre les Fribourgeois, que ceux-ci étaient tenus de secourir le château et qu'ils avaient un si grand intérêt à l'empêcher de tomber entre les mains du comte de Savoie, qu'il est fort probable que des hostilités éclatèrent à cette occasion entre eux et Pierre II.

Quant au château de Grasbourg, dont la ruine pittoresque domine les gorges de la Singine, non loin de Schwarzenbourg, il est certain que le comte Pierre s'en rendit maître vers la même époque. Nous ne l'apprenons, il est vrai, que par un document de plusieurs années postérieur à l'événement. A la fin de 1281, la guerre s'était rallumée entre le comte Philippe, successeur de Pierre II, et Rodolphe de Habsbourg, devenu roi des Romains, au sujet des terres d'empire que ce dernier réclamait à la Savoie [2]. Au cours des négociations successives qui s'engagèrent entre les deux adversaires dès le printemps de 1282, Philippe rédigea pour son ambassadeur des instructions qui nous renseignent sur les griefs réciproques des parties. Tandis que le roi, alléguant les droits de l'empire sur l'ancien royaume de Bourgogne, voulait ravoir

[1] Cibrario, *Storia*, t. II, p. 132; *Specchio cronologico*, p. 70 Voir le texte cité ci-dessus, p. 325, n. 3.

[2] Redlich, ouvr. cité, p. 597 et suiv.

Gumminen, Morat et l'avouerie de Payerne, Philippe se plaignait de ce que Rodolphe se fût emparé du château de Grasbourg, acquis jadis par Pierre de Savoie, et de ce qu'il lui eût aussi enlevé le château de Laupen, après avoir fait périr le châtelain par trahison. Nous ne voyons aucun motif pour contester la valeur de cette pièce [1]. Et comme il ne semble pas que Rodolphe de Habsbourg ait cédé Grasbourg à Pierre de Savoie en vertu d'un traité, — s'il en était ainsi le comte Philippe n'aurait pas manqué de produire ce traité à l'appui de ses prétentions — il y a tout lieu de croire que le château fut pris par la force des armes ou qu'il ouvrit ses portes au vainqueur de Laupen [2].

Aussi bien après le siège de Laupen, en août 1267, Pierre II pouvait considérer avec quelque fierté les résultats obtenus par son activité et sa persévérance. Pendant les trois dernières années, non seulement il avait repoussé les retours offensifs des Valaisans, — les forçant à accepter le dur traité de 1260, — et réduit à l'obéissance les nobles de l'Oberland et du pays de Vaud qui s'étaient momentanément détachés de lui, mais il avait réussi à s'emparer des principales terres d'empire que possédait Hartmann le Jeune de Kibourg, et, par la conquête de Gumminen, de Laupen et de Grasbourg, il avait isolé la ville de Fribourg, consolidé

[1] Ces instructions, rédigées en français, ont été utilisées par Cibrario, *Storia*, t. II, p. 180-184. Nous ne les avons pas retrouvées dans les manuscrits de Pingon, conservés aux archives de Turin (*Storia della reale Casa*, pag. 4 et 5), d'où Cibrario les a tirées. Dans sa chronique manuscrite (*Sabaudiæ historiæ libri XII.* f° 449, v°), Pingon a inséré un mémoire présenté par l'ambassadeur savoyard et où on lit ces mots: « Et... consentit comes quod castra Loyarum et Grassemburgi sint in manibus regis, licet ea castra rex occupavit contra fidem datam comiti ; et interemit suum castellanum. » Comp. *Fontes rer. bern.*, t. III, n° 529.

[2] Ajoutons que les deux châteaux paraissent avoir été repris à la Savoie peu de temps après la mort de Pierre II et l'avènement du comte Philippe. Dès le 10 juillet 1269, le Fribourgeois Ulric de Maggenberg est de nouveau châtelain de Laupen, *Fontes rer. bern.*, t. II, n° 666 ; comp. n°s 688, 692, 707.

son autorité sur celle de Berne [1] et refoulé au nord de l'Aar l'influence de son rival, Rodolphe de Habsbourg.

Bien qu'il n'eût pas remporté tous les avantages qu'il s'était proposé, Pierre sortait en somme victorieux de ce long conflit. Peut-être n'en aurait-il pas été de même si Rodolphe de Habsbourg, ainsi que nous l'avons vu, n'avait été constamment éloigné du théâtre des hostilités par les guerres qu'il soutenait ailleurs. Désireux d'assurer sa liberté d'action pour accompagner en Italie le jeune Conradin, Rodolphe renonça, pour le moment, à poursuivre la lutte et se montra disposé à traiter avec Pierre. Les négociations aboutirent à une entrevue, qui eut lieu le 8 septembre à Lœwenberg, près Morat, et à laquelle assistèrent le comte Pierre, sa sœur la comtesse Marguerite de Kibourg et son frère Philippe, Rodolphe de Habsbourg, l'évêque Eberhard de Constance et l'abbé Berthold de Saint-Gall, accompagnés de plusieurs autres seigneurs [2].

Le seul acte diplomatique qui nous fasse connaître les résultats de cette conférence a pour but de régler le différend qui existait entre le comte Rodolphe et Marguerite de

[1] Il paraît évident que les Bernois ont participé à la campagne de 1267, qui avait pour eux un intérêt particulier, mais nous n'avons trouvé aucune trace de cette participation dans les comptes savoyards. A propos des rapports de Berne avec Pierre II, le chroniqueur Justinger (éd. G. Studer, p. 321 et 19) rapporte que les Bernois ayant répondu à un appel pressant du comte par l'envoi de 500 hommes, qui combattirent vaillamment et assurèrent la victoire à Pierre, celui-ci consentit à leur restituer la lettre par laquelle ils s'étaient soumis à son protectorat et à remplacer ce protectorat par une simple alliance. On serait tenté de chercher dans le siège de Laupen le fait d'armes dont Justinger parle sans en préciser ni la date ni le lieu. Il faut cependant remarquer que tout ce chapitre de la chronique bernoise est empreint d'un cachet légendaire très marqué. Pour notre part, nous ne sommes pas disposés à accorder à ce récit une aussi grande valeur historique que les historiens bernois, et nous croyons difficilement à l'acte de générosité du comte Pierre. Si celui-ci avait, en 1267, rendu aux Bernois leur pleine indépendance, comment expliquer que, l'année suivante, son successeur ait obtenu d'eux le renouvellement du protectorat ? Voir Wattenwyl, *loc. cit*, p. 101 et suiv.; Hadorn, *loc. cit.*, p. 194 et suiv.

[2] *Fontes rer. bern.*, t. II, n° 629; *Reg. habsburgica*, n° 435. Le comte Rodolphe est encore à Burgdorf le 11 sept., *ibid.*, n° 436.

Kibourg et qui avait été l'une des causes premières de la guerre. Par cet accord, Marguerite obtenait la garantie d'une rente annuelle de deux cent cinquante marcs d'argent, assignée sur les revenus des châteaux de Baden, de Mœrsberg et de Moosbourg et sur les autres possessions du comte de Kibourg auprès de Winterthour. Elle obtenait aussi la jouissance des fiefs qu'elle tenait de l'évêque de Constance et de l'abbé de Saint-Gall, et enfin la restitution de tous les biens qui lui appartenaient en propre. De ces derniers elle pourrait disposer librement après sa mort [1], tandis que les autres feraient retour au comte Rodolphe ou à ses héritiers. Rodolphe s'engageait à défendre la comtesse de Kibourg contre tout agresseur et à la maintenir en possession des biens et des avantages qui lui étaient assurés. Les deux prélats prenaient le même engagement vis-à-vis d'elle. En revanche, Marguerite renonçait à toute réclamation ultérieure et promettait de ne pas faire usage au détriment du comte de Habsbourg des châteaux et des autres biens qui lui étaient remis.

Cet arrangement a le caractère d'un compromis. Sans doute Pierre II abandonnait une bonne part des lointains espoirs que la succession d'Hartmann le Vieux de Kibourg lui avait fait jadis concevoir [2]. Mais le sacrifice d'un accroissement quelque peu chimérique de la puissance de sa maison n'était-il pas compensé par les avantages réels que la paix assurait sans doute au comte de Savoie? En effet, s'il ne reste aucune trace d'un traité séparé entre Pierre II et Rodolphe de Habsbourg, si même rien ne prouve l'existence d'un tel traité, il est bien certain que la question des terres d'empire, qui divisait les deux princes, dût être abordée par eux à Lœwenberg, et que si elle ne fut pas réglée alors d'une

[1] L'acte ajoute : « et transmittere ad heredes suos etiam sine testamento ».

[2] Ci-dessus, p. 266-267.

manière définitive, Rodolphe de Habsbourg a dû consentir à ce que Pierre II restât en possession de ses récentes conquêtes. Or ces conquêtes faisaient du comte de Savoie le maître incontesté de tout le pays entre le lac Léman et l'Aar, et ne laissaient aux mains de son adversaire que la ville de Fribourg. L'ambition de Pierre II pouvait se contenter d'un tel résultat.

Les deux princes rivaux se sont séparés, ils ne se rencontreront plus. L'un d'eux, le comte de Habsbourg, est encore dans la force de l'âge ; l'avenir lui réserve une brillante fortune. L'autre, le comte de Savoie, est plus avancé dans la carrière. La vie de prince, telle qu'il l'a comprise, avec les fatigues et les soucis, les voyages et les campagnes qui la remplissent, est faite pour user le corps même le plus robuste. Le comte Pierre n'a plus devant lui que quelques mois de vie. Son frère Philippe, qui lui succèdera, ne possède ni les mêmes capacités, ni la même énergie que lui ; il n'empêchera pas Rodolphe de Habsbourg de prendre sa revanche seize ans plus tard.

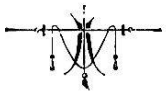
Tandis que Rodolphe gagnait l'Italie, Pierre II reprenait ses tournées habituelles à travers ses états. A la fin de septembre et au commencement d'octobre, il séjourne à Montmélian et à Conflans [1]; puis on le trouve en Valais, où la paix avec l'évêque de Sion ne reposait encore que sur une trêve assez fragile [2]. Il revient ensuite à Chillon, la rési-

[1] Turin, *Montmélian*, 1267-1268.

[2] Turin, *Chillon*, 1266-1267; *Conthey* (châtelain) et *Conthey* (receveur), 2 févr. 1267-1er févr. 1268. Les deux premiers comptes contiennent quelques détails sur des négociations avec l'évêque au sujet de la trêve et sur des travaux exécutés au château de Conthey par G. d'Œseler. Contrairement à l'opinion de Wurstemberger (t. III, p. 102), nous ne croyons pas que le comte Pierre ait organisé une nouvelle expédition en Valais en automne 1267. Voir ci-dessus, p. 324, n. 1.

dence favorite de ses dernières années, qu'il a transformée et embellie avec amour ; ce fut probablement le dernier séjour qu'il y fit. Aux environs de la Toussaint (1er nov.), Pierre II y fut atteint d'une maladie qui jeta l'alarme dans le cercle de ses familiers et dans le pays entier[1]. A peine rétabli, il se remet en route ; sa présence est signalée à Montmélian le 15 décembre, au Bourget le 17. Mais bientôt une nouvelle atteinte du mal dont il souffre (et dont nous ignorons la nature) l'arrête à Belley. Cette fois, c'est en vain que le bailli de Savoie lui fait porter des remèdes achetés à Chambéry, en vain qu'un médecin renommé est appelé de Chieri, en Piémont, pour lui donner des soins[2]. La maladie poursuit son œuvre, et dès le mois d'avril la fin du comte Pierre est regardée comme prochaine ; pour parer aux troubles d'une succession compliquée, ses officiers renforcent les garnisons des principaux châteaux. Cependant Pierre II s'était fait transporter à Pierre-Châtel, non loin de Belley, dans l'imposant château dont les murailles dominent de haut le cours rapide du Rhône et d'où la vue s'étend au loin sur la contrée voisine : c'est là que, le 16 ou 17 mai 1268[3], il rendit le dernier soupir.

Victor VAN BERCHEM.



[1] Turin, *Montmélian*, 1267-1268 : « In expensis triginta servientium quos ballivus fecit morari in castro per septem dies, circa festum Omnium Sanctorum, dum d. comes infirmaretur apud Chillonem... » — La plupart des détails qui suivent sont empruntés à ce même compte.

[2] Wurstemberger, t. IV, n° 772.

[3] *Ibid.* nos 751, 751 *a*, 752. — Cibrario (*Storia*, t. II, p. 134) place à la fin de 1267 la maladie du comte Pierre à Belley ; il nous semble plus naturel dela rapprocher de l'époque de la mort du comte.